

ANATOMIE D'UN GÉNOCIDE

DU MÊME AUTEUR

L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre, Hachette
Littératures, 1999 ; réédition « Pluriel », 2003

OMER BARTOV

ANATOMIE D'UN GÉNOCIDE

VIE ET MORT DANS UNE VILLE NOMMÉE BUCZACZ

traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc-Olivier Bherer

PLEIN JOUR

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la Fondation
pour la mémoire de la Shoah et du Centre national du livre.



L'éditeur et le traducteur
remercient chaleureusement Raia Del Vecchio
pour la traduction des textes
de Samuel Joseph Agnon
à partir des originaux en hébreu.

Titre Original:
Anatomy of a Genocide
The Life and Death of a Town Called Buczacz

© 2018 by Omer Bartov
(première édition, Simon&Schuster)
© Plein Jour 2021, pour la traduction française
www.editionspleinjour.fr

Les livres Plein Jour sont commercialisés
en partenariat avec la S.N. Éditions Anne Carrière.

ISBN : 978-2-37067-056-4

SOUVENIRS D'ENFANCE



La mère, la grand-mère et la sœur de l'auteur. Tel-Aviv, 1979.

« Parle-moi de ton enfance », ai-je dit.

Nous étions dans la cuisine de ma mère à Tel-Aviv. Elle portait une robe simple sous un large tablier. De petite taille et énergique, elle avait une ample chevelure bouclée teinte d'un brun tirant sur le roux, son visage était ridé par le soleil du Proche-Orient et des années d'épreuves. Elle était dans son élément dans cette grande cuisine, la pièce la plus importante de l'appartement dans lequel mes parents avaient emménagé un quart de siècle plus tôt, quelques années avant que je ne quitte la maison pour rejoindre l'armée.

Nous étions à l'été 1995, et elle préparait du bouillon de poule. Mon fils, qui avait 7 ans à l'époque, jouait près de nous.

Avant ce jour, je ne lui avais jamais posé de questions sur sa vie en Pologne orientale, cette période qui avait précédé l'arrivée en 1935 de mes parents en Palestine. Elle avait 71 ans. J'en avais 41. Je n'avais qu'une vague idée de sa jeunesse. J'ai lancé l'enregistreur.

«Je suis née à Kośmierzyn [ukrainien : Kosmyryn], un petit village sur les rives du fleuve Dniestr en Podolie polonaise, qui est maintenant en Ukraine. Tous les habitants du village étaient ukrainiens. Le père de mon père gérait le domaine de la veuve du *Graf* (comte) Potocki. Il vivait sur ce domaine. Une grande maison s'y trouvait. Je ne sais pas quel âge j'avais à cette époque, peut-être 4 ou 5 ans, mais pour moi, cette maison semblait énorme. Elle avait un étage et la *Grafiņa* (la comtesse), comme on l'appelait, y vivait ainsi que la sœur du *Graf* et leurs fils. Il y avait un très grand jardin, des écuries, une étable et un très grand bâtiment de ferme. Mon grand-père vivait dans une maison de plain-pied. Il y avait grand-père, grand-mère et les fils. Je suis née dans le village. Un peu plus tard nous avons déménagé à Potok Złoty, puis à Buczacz.»



La mère de l'auteur à Buczacz, fin 1920.

Buczacz est aujourd'hui une ville postsoviétique, miteuse, isolée, pauvre, laissée pour compte et triste. En 1919, elle abritait environ 13 000 habitants. La population est aujourd'hui toujours la même. Les abords sont enchanteurs. Perchée sur différentes collines, elle est coupée en deux par un cours d'eau qui serpente. Au temps où ma mère y vivait, c'était une pittoresque petite ville, et c'est ainsi qu'elle s'en souvenait. Elle ne conservait de son passé que des bribes et quelques fragments des langues qui avaient peuplé ce monde – yiddish, polonais, ukrainien, allemand, et le russe qu'elle me chantait quand j'étais enfant. Elle remontait avec délicatesse les fils de sa mémoire et les tissait affectueusement pour en tirer la trame de l'enfance. Elle avait été enseignante pendant des années. Elle avait une bonne voix, une voix forte, et prononçait chaque mot clairement.

«Nous vivions tous dans cette maison avec grand-père. Cette maison avait deux logements ; nous occupions celui de droite, dans celui de gauche se trouvaient mon grand-père, ma grand-mère et la sœur de mon père qui s'est mariée par la suite. La maison était située sur une colline, et elle était reliée à la route par un escalier de pierre. Et je me souviens de la rue. Elle menait à la gare.»

Elle n'a jamais fait allusion au fait que la rue où s'élevait la maison de son enfance allait bientôt assister à la déportation de milliers de Juifs de la ville. Ils y seraient traînés, humiliés et battus, avant d'être embarqués dans des trains qui se trouvaient dans cette même gare. De là, ils feraient le voyage dans des conditions inhumaines, à bord de fourgons à bestiaux surchargés, vers le camp d'extermination de Bełżec. Des membres de la famille qui n'avaient pas émigré, de la sienne et aussi de celle de mon père, aucun ne survécut – tous furent assassinés. De cela également, ma mère ne parlait pas en ces termes. Mais notre conversation a dû réveiller des souvenirs profondément réprimés car, peu après, elle a commencé à dire qu'elle aimerait revoir Buczacz.

Elle n'a jamais fait ce voyage. Elle est morte trois ans plus tard.

Palästina Bilan 12/12 35^{12x}

Handwritten notes in Hebrew, including a list of names:
1) Israhel Szymmer
2) Israhel Elert
3) Israhel Elert
1898 13 ...
2000 10 ...
1910 10 ...
1910 10 ...

Note de la branche de Buczacz de l'Organisation juive au bureau général de Lwów à propos de certificats d'émigration pour trois hommes de Buczacz, dont le grand-père de l'auteur. *Tsentralnyi derzhavnyi istorychnyi arkhiv, m. Lviv, fond 338, op. 1, spr. 240, p. 12, 12 mars 1935.*

Cette conversation avec ma mère m'a donné envie d'en savoir davantage sur mes ancêtres, sur la façon dont ils vécurent et comment ils moururent. J'ai donc passé les deux décennies suivantes à chercher. J'ai voyagé à travers trois continents et neuf pays. J'ai consulté un nombre incalculable de documents. Dans un centre d'archives de Lviv (Lwów), j'ai trouvé une note de mars 1935 concernant trois hommes de Buczacz qui demandaient l'autorisation d'entrer en Palestine. L'un des trois noms est celui d'Israhel Szymmer, mon grand-père maternel.

J'ai aussi découvert que le bateau sur lequel s'étaient embarquées ma mère et ma famille pour aller en Palestine avait été lancé à Glasgow en 1910. Le *Polonia* a été envoyé à la casse en 1939, après avoir fait 123 voyages entre le port roumain de Constanta et la Palestine, avec à son bord des milliers de Juifs¹.

Mais je n'ai pas trouvé grand-chose de plus. Je m'étais lancé dans cette quête trop tard. Les gens qui avaient connu un

passé encore plus éloigné que celui dont ma mère se souvenait étaient tous morts. Au dos de certaines des photos, je lisais des dates et des notes. J'arrive parfois à trouver des airs de famille avec les personnes qui y figurent, mais le laps de temps pendant lequel j'aurais pu sonder la mémoire de ceux qui les connaissaient est révolu depuis longtemps.

Au cours de ces deux décennies, j'ai cependant beaucoup appris sur l'histoire de Buczacz et la catastrophe qui s'est abattue sur elle pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ai trouvé de nombreux documents, pour la plupart laissés intacts depuis leur dépôt aux archives, dans des bibliothèques ou des instituts de recherche. J'ai également retrouvé plusieurs survivants, ainsi que des centaines de témoignages, écrits, enregistrés et filmés – les plus anciens recueillis avant même la fin de la guerre, les plus récents dans les années 1990. Carnets de notes, témoignages, dépositions judiciaires, mémoires publiés ou inédits, ces documents rendent tous compte de la représentation que chaque groupe se faisait de lui et des autres.

En laissant ceux qui ont vécu cette histoire la raconter avec leurs propres mots et en l'accompagnant de photos, ce livre tente de reconstituer ce qu'était la vie à Buczacz dans toute sa complexité et de montrer comment les habitants polonais, ukrainiens et juifs de cette ville ont vécu côte à côte pendant des siècles – en tissant chacun un souvenir du passé distinct de celui des autres, en développant chacun leur compréhension intime du présent et en établissant des plans très divergents pour l'avenir. Le quotidien dans les villes semblables à Buczacz reposait sur l'interaction constante entre différents groupes religieux et ethniques. Les Juifs ne vivaient pas séparés de la population chrétienne; l'idée que le shtetl existait en quelque sorte dans une forme d'isolement splendide (ou sordide) n'est que le fruit de l'imagination du folklore et de la littérature juifs. Ces villes étaient fondées sur la cohabitation. C'est ce qui a fait du génocide, quand il est arrivé, un événement communautaire à la fois cruel et domestique, nourri par une violence gratuite, la trahison et des éclats d'altruisme et de bonté, parfois.

Si j'ai appris quelque chose de l'histoire de Buczacz, c'est que nous ne sommes rien de plus qu'un maillon dans la chaîne

fragile, et pourtant résistante, des générations. Les combats et le destin de chacun de ces chaînons sont la matière dont sont faits les incessants événements qui rythment l'histoire. Qui nous sommes, ce dont nous nous souvenons, comment nous élevons nos enfants, ce que nous disons, ce en quoi nous croyons, ce que nous aimons ou détestons, toutes ces choses sont le fruit de situations fortuites et de l'action humaine entreprise pour de bonnes et de mauvaises raisons, parfois après mûre réflexion, d'autres fois sous le coup de l'impulsion. Je n'ai peut-être pas découvert grand-chose sur ma famille, mais dans un certain sens, toute histoire est une histoire familiale. Nous sommes tous porteurs, au plus profond de nous-mêmes, d'un fragment de mémoire, transmis d'une génération à la suivante, le long de ces siècles traversés pour le meilleur et pour le pire. Cette trace du passé que nous gardons, ma mère l'appelait en yiddish *ek velt*, la fin de ce nulle part d'où nous venons, comme les échos lointains d'une enfance révolue, mais pas tout à fait oubliée.



La mère de l'auteur (à gauche au premier rang) avant d'embarquer pour la Palestine en 1935.

*Cet ouvrage a été imprimé par Normandie Roto Impression, à Lonrai,
pour le compte des éditions Plein Jour
16 bis, rue d'Odessa, Paris XIV^e*

Dépôt légal : janvier 2021
N° d'édition : 1015 – N° d'impression :
Imprimé en France